



NATURE
RÉCRÉATION &

Novembre 2019 - n°7

L'ÉLOGE DE LA LENTEUR COMMUNAUTÉ

ÉDITO

Comment imaginer un temps où la lenteur deviendrait la référence dans nos sociétés ? Ou nous n'aurions plus à courir pour aller chercher les enfants à la sortie de l'école, prendre le bus, arriver à l'heure au travail et ne pas « rater » le rendez-vous avec une personne aimée ? Sans doute, avons-nous toutes les bonnes raisons de courir et d'accélérer notre vitesse de déplacement pour se sentir pleinement vivant. En effet, l'attachement à des activités sociales intenses amplifie les rythmes de vie qui se télescopent et s'enchevêtrent et avec lesquels il faut composer. Une certaine jubilation est associée à cette temporalité lorsque la personne est accaparée par le temps à venir, et le temps des autres, étant donné qu'une vie sociale intense induit ces rencontres avec de multiples activités du quotidien et du hors-quotidien. Pourquoi alors refuser l'idée que la vitesse fait partie des conditions du bien être par cette accroche à la vie des autres à laquelle les individus apprécient d'être en lien, en connexion et en affaire. De même, dans les pratiques récréatives, la vitesse participe aussi à définir des pratiques par lesquelles se construit cette jubilation à se dépasser et à jouir du vertige produit par la voiture, le VTT ou le ski.

Mais à côté ou à l'opposé de ce monde de la vitesse, la lenteur a aussi ses adeptes pour prendre conscience que le monde va trop vite, que nous ne savons plus regarder la poésie de la nature qui vit au rythme des saisons ou encore passer du temps avec la voisine (ou le voisin), l'enfant ou un salarié pour faire circuler entre les personnes le fluide des sentiments, de l'empathie et de l'écoute des autres. Autre temps, autre vision du monde comme invitation à s'inscrire dans la

Jean CORNELOUP
Directeur de rédaction

Mcf-Hdr, UMR PACTE-
TERRITOIRES, Grenoble,
UFR STAPS, Clermont-Ferrand
j.corneloup@libertysurf.fr

durée que ce soit pour aller à l'école, au travail, au club de sport et au spectacle de danse. La lenteur marquerait une intention de prendre des distances avec l'accélération de notre société pour exprimer d'autres façons d'envisager le développement, la production, la qualité ou le bonheur. Mais comment ralentir et éviter d'être dans cette culture de l'urgence et de la contrainte ? Qui est responsable de cette accélération qui qualifie les identités contemporaines ? Le système capitaliste diraient certains ; l'absence de cadre psychologique ou spirituel diraient d'autres. Quelles que soient les interprétations possibles, il existerait aujourd'hui une ambivalence entre ceux qui veulent aller toujours plus vite (pour se sentir encore plus attachés à la vitesse du monde) et ceux qui veulent ralentir et retrouver un rythme du temps moins dépendant de cette injonction à être constamment « charrette ». Mais comment procéder ? Et faut-il opposer d'une manière radicale l'un et l'autre ? Et ne pas voir la richesse combinatoire des deux temporalités, qui elles-mêmes peuvent se différencier entre le début de la vie et la fin de celle-ci.

Cependant, au-delà de cette lecture sur les approches sociales, économiques ou individuelles des temps d'action et de pratique que chacun affectionne ou pas, la question de la lenteur, attachée au slow tourisme, est une manière de s'engager politiquement contre un système sociétal qui a tendance à survaloriser la vitesse au détriment de la lenteur. Comme si, seule la vitesse, dans la course au toujours plus, à l'hyper-technologisation ou au progrès biologique et neurocognitif, pouvait convenir pour échapper à l'effondrement du monde. Ce scénario du pire trouve un écho parmi les représentants de la nouvelle économie attachée à l'ubérisation, aux NTIC, aux bio-technologies et au capitalisme émotionnel en lien avec l'univers du jeu (numérique par exemple). Par différence, les partisans de la lenteur considèrent que la décroissance et la décélération est possible sans remettre en cause la survie du modèle, mais sur d'autres principes de fonctionnement. D'où l'attachement à une autre économie que certains appellent l'économie sociale et solidaire et à d'autres conceptions du politique au sein desquelles la participation publique permet de ralentir les processus décisionnels pour une efficacité plus durable sur le long terme. Cette demande de lenteur n'induit pas cette distance avec l'envie d'aller vite pour retrouver le goût des terroirs, des quartiers vivables et des modes de production plus conviviaux. Elle traduit plus une intention politique pour penser d'une autre manière la façon de faire société en donnant de l'importance aux circuits courts, à l'ailleurs de proximité ou à l'économie circulaire comme volonté de repenser les registres de production et d'action.

Dans cette perspective, les pratiques récréatives de nature peuvent justement permettre d'accorder de la présence à des rythmes rapides pour donner de la valeur et de l'importance à cette demande de dépassement de soi que ce soit en danse, en course, en vélo de descente ou en tyrolienne. Ce premier scénario consiste à freiner l'accélération globale de la société en convertissant cette frénésie technologique, sociale et économique en frénésie récréative pour calmer les ardeurs

des hypermodernes. D'autres, au contraire, pensent qu'il n'existe pas de distance entre le rapport au corps et aux émotions présentes dans les pratiques du temps libre et les activités du travail. L'un se nourrit de l'autre ; ils se combinent perpétuellement induisant la nécessité de repenser l'écologie corporelle comme condition pour changer le rythme du monde. Les théoriciens de l'écologie profonde s'inspirent de cette vision du développement et en appellent à cultiver le goût du corps lent, de la nature sauvage et des pratiques créatives au sein de collectifs immersifs. La chronique scientifique de Le Breton s'inscrit dans cette perspective, non seulement, contre l'accélération du monde mais aussi comme rempart contre le transhumanisme naissant. De même, on pourra noter les rapprochements possibles avec l'écologie corporelle dans les articles de ce numéro thématique qui porte sur le slow tourisme. L'enjeu consistant à observer la façon dont les pratiques en handiski, trail et camping-car caractérisent le rythme de la lenteur. Ce n'est donc pas tant la pratique qui fait la culture mais bien l'inverse en fonction des formes culturelles qui activent les orientations envisagées et appliquées. Reste à savoir si le slow tourisme n'induit pas, pour dépasser ses limites ou insuffisances, l'engagement dans le slow récréatif pour concevoir autrement les liens entre les habitants et les visiteurs, le local et le global. C'est dans cette orientation que se situe le doctorat de Sandrine Baubebet pour dépasser les impasses de l'écotourisme en proposant la mise en place de projets de développement dans les parcs nationaux du Gabon autour de l'écocréativité, non seulement communautaire, mais aussi par bien des aspects, communauterre.

